

Pablo NERUDA

La Solitude heureuse

NERUDA, Pablo, *la Solitude heureuse*. Traduit de l'espagnol par Claude Couffon, (1974). Paris. Gallimard, folio3€. 82 pages.

Ce superbe titre chapeaute un pot-pourri composé d'extraits des mémoires de Neruda (1904-1973), *J'avoue que j'ai vécu / Confieso que he vivido*, paru un an après sa mort et immédiatement traduit, tant était grand, à l'époque, le rayonnement du poète et diplomate chilien, soutien d'Allende. La partie des mémoires utilisée est exclusivement celle qui concerne les souvenirs de ses séjours en Extrême-Orient, entre 1927 et 1931, en tant que diplomate, consul dans la précarité à Rangoun, Colombo, Batavia ou ailleurs.

Intéressé par les différentes expressions religieuses, il ne manque pas de noter les tributs perçus par les brahmanes lors des pèlerinages et souligne la différence entre un bouddhisme « lumineux » et un christianisme doloriste. La critique du colonialisme revient souvent, surtout celui de « l'Angleterre civilisée, l'orgueilleuse Angleterre » qui tenait ses colonies dans un « état déplorable », les Anglais demeurant dans « un isolement antihumain, une méconnaissance totale des valeurs et de la vie indigènes » (46). Nous avons aussi une galerie de brefs portraits, de Léonard Wolf (1880-1969), mari de Virginia, au riche Chinois collectionneur de culottes de femme, en passant par ses différentes conquêtes. Un autre thème récurrent est celui de l'écriture, celle des autres – il confie son immense admiration pour Proust, « le grand poète du réel » (56) – et la sienne, écriture qu'il associe à la solitude.

Ces souvenirs nous sont donnés d'une plume alerte, variée, légèrement enrobée d'une couleur locale bien distribuée – sa mangouste apprivoisée, Rango l'orang-outang du jardin botanique de Mélan, son expérience de l'opium, etc. – qui rend la lecture agréable, une plume honnête qui ne cache rien, jusqu'à son indécatesse, sa goujaterie, difficilement oubliables, même si quarante-cinq ans plus tard, il les regrette, ce qui laisse de l'auteur, l'image d'un homme assez répugnant, malgré ses engagements politiques sympathiques.

.....

Citations

« Tout l'ésotérisme philosophique des pays orientaux, confronté à la vie réelle, se révélait être un sous-produit de l'inquiétude, de la névrose, de l'égarement et de l'opportunisme occidentaux (...) »

Le plus souvent les noyaux théosophiques étaient dirigés par des aventuriers occidentaux (...) la plupart exploitaient un marché modeste où l'on vendait en gros des amulettes et des fétiches exotiques enveloppés de fanfreluches métaphysiques. Ces gens ne juraient que par le Dharma et le Yoga. La gymnastique religieuse imprégnée de vide et de bavardage les ravissait. » p.27-28.

« Parmi mes souvenirs de Ceylan, je revois une grande chasse à l'éléphant.

Les éléphants étaient devenus trop nombreux (...) et endommageaient maisons et cultures. Durant plus d'un mois, au long d'un fleuve, les paysans, avec du feu, des brasiers et de gongs, obligèrent peu à peu les troupeaux sauvages à reculer vers un coin de la forêt et à s'y rassembler. Nuit et jour, les flammes et le bruit des instruments inquiétaient les grands animaux qui se

déplaçaient comme un fleuve lent vers le nord-ouest de l'île.

Puis arriva le jour du *kraal*. Les palissades obstruaient une partie de la forêt. Par un étroit couloir je vis entrer le premier éléphant qui se sentit aussitôt pris au piège. Il était trop tard. Des centaines d'autres s'avançaient dans le corridor sans issue. L'immense troupeau de près de cinq cents éléphants étaient dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer.

Les mâles les plus puissants se dirigèrent vers les palissades en essayant de les briser, mais derrière celles-ci surgirent d'innombrables lances qui les arrêtaient. Alors ils se replièrent au centre de l'enclos, décidés à protéger les femelles et leurs petits. Leur défense et leur organisation étaient émouvantes. Ils lançaient un appel angoissé, une sorte de hennissement ou de coup de trompette, et dans leur désespoir déracinaient les arbres les plus faibles.

Soudain, montant deux éléphants apprivoisés, les dresseurs entrèrent. Le couple domestiqué agissait comme l'auraient fait de vulgaires policiers. Ils encadraient l'animal prisonnier, le frappaient de leurs trompes, aidaient à l'immobiliser. À ce moment les chasseurs lui attachaient les pattes de derrière à un arbre robuste avec de grosses cordes. L'un après l'autre, tous les éléphants furent ainsi capturés. » p. 48 à 50

« Mon livre recueillait comme épisodes originels les expériences de ma vie suspendue dans le vide. (...) mon style se fit plus épuré et je m'acharnai à ressasser une mélancolie frénétique. Je me complus, par souci de vérité et aussi par rhétorique (ces deux farines font le pain de la poésie), dans un style amer qui visait avec un entêtement systématique ma propre destruction. Le style n'est pas seulement l'homme. Il est ce qui l'entoure, et si l'ambiance n'entre pas dans le poème, le poème est mort : mort pour n'avoir pu respirer. » p.54-55